

Isaac JOSEPH

LA NOTION DE PUBLIC : SIMMEL, L'ÉCOLOGIE URBAINE ET GOFFMAN*

Mon premier travail sur la notion de public date des années 1978-80 et s'inscrit dans un débat avec la microphysique et la micropolitique d'inspiration foucauldienne. Deux textes, « Résistances et sociabilités » (1978) et « Éléments pour l'analyse de la vie publique » (1981) marquent pour moi ce tournant problématique inauguré par Habermas.

Nous venions de publier, avec Philippe Fritsch et Alain Bategay, *Disciplines à Domicile* (1977), un travail sur la généalogie des dispositifs de normalisation de la famille qui s'inspirait massivement de Foucault. De manière peut-être un peu moins mécanique et systématique que le livre de Jacques Donzelot sur *La police des familles* (1977), paru quelques mois plus tôt, nous étions en phase avec une interprétation de la microphysique du pouvoir, dominante dans les cercles qui gravitaient autour du CERFI (Centre d'étude et de recherches sur les formations institutionnelles). Cette interprétation ne rompait pas explicitement avec les analyses marxistes des appareils d'État ; elle prétendait plutôt les prolonger par une histoire sociale des « équipements de pouvoir » et des formes de gestion des populations, instituées tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles. Attachée à la lecture des règlements scolaires et des programmes philanthropiques ou hygiénistes, l'histoire de la normalisation de la famille pouvait se lire comme une entreprise d'édification – c'était le

* Ce texte reprend en les complétant certains éléments d'un entretien accordé à deux chercheurs brésiliens, Licia Valladarès et Roberto Kant de Lima, publié par la revue *BIB*, Rio de Janeiro, 2001. Merci à Daniel Cefai pour ses questions, ses suggestions et son intérêt pour ce qu'il appelle l'« écologie des idées »

sous-titre de *Disciplines à Domicile* – et laissait dans une ombre romantique et grandiose la résistance de la plèbe et les contorsions de la parole prolétaire. Les laboratoires de l'entreprise de normalisation à l'œuvre depuis le XVIII^e siècle – les dispositifs de prise en otage de l'enfant des milieux populaires, les machines à guérir et les machines à punir, mais aussi à produire des visibilité institutionnelles et à reproduire la force de travail, demeuraient implicitement ou explicitement des dispositifs relevant de l'État et de ses bras armés : maîtres d'école, médecins hygiénistes, philanthropes observateurs et visiteurs du pauvre. De manière significative, toutes ces procédures fines de l'édification familiale étaient résumées doublement sur la couverture du volume, d'abord, qui montre une mère et son enfant sous le regard du maître d'école et par la référence au roman de Gombrowicz, *Ferdydurke*, ensuite, qui caricature l'infantilisation de la famille bourgeoise dans le développement du pédagogisme moderne.

L'entreprise clinique et critique de Foucault trouvait là son aboutissement : la normalisation du corps politique, commencée dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle avec le thème de la protection des familles comme richesse des nations, prospérait et s'étendait même, encore sous nos yeux « du foyer au territoire », avec l'infantilisation généralisée des conduites sous la surveillance du pédagogue et le contrôle du psychiatre. La boucle était bouclée : la reproduction de la force de travail produite par l'infatigable travail social des gestionnaires de populations venait confirmer la généalogie du *petit travailleur infatigable* déjà décrite dans la même veine par Lion Murard et Patrick Zylberman (1976) à propos de l'histoire de la ville-usine au XIX^e siècle.

Il ne nous a pas fallu longtemps pour comprendre que la boucle était trop bien bouclée et l'affaire trop vite entendue. L'argument était exclusivement fondé sur les proclamations et les programmes des gestionnaires, nous disaient les historiens. Déjà, *Disciplines à domicile* montrait que l'on pouvait douter de la cohérence des procédures de normalisation, de l'unité de l'État et de la convergence des logiques d'appareil, de la métaphore du panoptique et des délires de bâtisseurs d'observatoires. Toutes les villes n'étaient pas des villes-usines dont la vie sociale et les rapports sociaux étaient orchestrés habilement par le malin génie des entrepreneurs.

Pour ma part, il me semblait que l'axe de recherche sur les dispositifs de normalisation s'épuiserait, s'il n'était pas capable de faire droit aux dispositions, aux compétences et aux ruses, aux usages et aux sociabilités à l'œuvre dans la fabrique du social. Résistances à la normalisation, illégalismes, disait Foucault, « adaptations secondaires », disait Goffman dans *Asiles* (1968) : ces pratiques pouvaient relever d'un autre regard attentif aux cultures de la marginalité. Avec Yves Grafmeyer, nous traduisions déjà les textes de Chicago

(1979) et nous lisons aussi Jean Rémy, *La ville et l'urbanisation* (1974) qui proposait de classer les grandes sociologies selon le modèle ou la scène primitive qu'elles se donnaient : *l'usine* comme antre de la production des rapports sociaux chez Marx, *la bureaucratie* chez Weber, et enfin *la ville* qu'il voyait fonctionner comme un troisième modèle, chez Simmel et Park. C'est par Jean Rémy que je découvre Simmel, les sociabilités de la distance et de la réserve, l'expérience de la métropole, les liens faibles et la figure de l'étranger.

Rétrospectivement, je dis bien rétrospectivement, il me semble que c'est dans ce tournant, et en tout cas dans ces années 1978-80 que s'opère la première jonction avec les problématiques de l'espace public. Et, dès le départ, l'urbain et le politique sont indissociables. Le livre de Richard Sennett, *The Fall of Public Man*, paru en 1977 rapportait la crise des publics contemporains à l'oubli des usages du désordre et à la perte du sens de la réserve, dans une inspiration très simmélienne. Surtout, plus près de nous, l'expérience de Solidarnosc en Pologne témoignait d'une autre renaissance de l'espace public dans les sociétés totalitaires, là où on l'attendait le moins, dans les églises. Ce n'était plus seulement le régime des « civilités tièdes », le défaut d'histoire, que pointait l'intérêt de connaissance pour la vie publique mais bel et bien une force démocratique et un ferment de libération. Nous étions dans cette décennie qui a précédé la chute du mur et nous découvrons à peine Hannah Arendt. J'avais le sentiment que Simmel méritait mieux que le voisinage de Tönnies dans lequel le cantonnaient les manuels de sociologie, de même que Tarde méritait mieux que l'amalgame avec Le Bon. J'étais séduit par la formule de Tarde caractérisant un public par la « simultanéité des convictions » (1901), par les pages de Simmel sur la conversation comme traduction esthétique « des forces éthiques à l'œuvre dans la société concrète » (1980). Tout ce travail de redécouverte de l'héritage microsociologique s'est fait à l'ombre d'une recomposition du champ politique qui s'est poursuivie dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix : l'irruption de Solidarnosc et de l'espace public comme dispositif anti-totalitaire ; la dramatisation du problème des banlieues et l'arrivée dans l'espace public de la deuxième génération issue de l'immigration, avec la marche des beurs, dans les années 1983-85 ; plus tard, le désastre de l'idée cosmopolite, l'« urbanicide » et la guerre aux civils à Sarajevo au début des années quatre-vingt-dix en même temps que l'enjeu de la modernisation des services publics en France. Notre horizon politique a été marqué par ces combats et ces enjeux. Mon souci était d'explorer la ville comme horizon démocratique, de décrire les tenants de l'intégration républicaine en leur montrant les ressources et les ressorts de la multiplicité des allégeances : la microsociologie me semblait retrouver des couleurs dans cette confrontation à l'actualité politique des sociétés démocratiques.

En 1988, relisant *Le Passant considérable* (Joseph, 1984), pour l'édition espagnole, j'avais insisté sur cet horizon politique de l'analyse de situations et sur les limites du modèle homéostatique qui risquait de conduire le naturalisme écologique et interactionniste vers une impasse. Quelles que soient les précautions de Goffman (« Je ne cherche pas à éveiller les consciences, je cherche seulement à savoir comment les gens ronflent ») nous sommes invités par la diabolique valse des cadres qu'il propose dans *Frame Analysis* (1974) à nous défaire d'une pensée paresseuse des conventions du quotidien. Il n'y a rien de moins conventionnel que la sociologie de Goffman (Joseph, Castel *et al.*, 1989). Par sa fascination pour l'expérience de la folie, par sa manière de décrire et de naturaliser l'offense dans nos sociétés réputées ouvertes et plurielles, mais aussi normativement problématiques, Goffman est le sociologue de l'embarras et du malentendu, de l'instabilité structurelle des conventions, de l'attention toujours en éveil, de l'alerte, de l'infinie manipulation des croyances. À l'exact opposé de l'idéal homéostatique de la sociologie des territoires, des identités et des appropriations. D'où son traitement des justifications et des excuses, comme des pansements plus ou moins efficaces, emportés par la logorrhée sans fin du sens commun.

Cent fois au cours de ces années la microsociologie s'est vu reprocher de ne s'occuper que des « détails » : du quotidien plutôt que de l'histoire, des « portillons du métro » plutôt que du nouvel esprit du capitalisme, comme si elle avait vocation à rapetisser la discipline, à se limiter à des « configurations ponctuelles », à fournir des vignettes illustratives aux logiques structurales. Je pense au contraire qu'elle approfondit et surdétermine le jeu des structures, qu'elle élargit le souci du chercheur (« tu es un soucieulogue », m'a dit gentiment un ami). Dès lors qu'il se donne cet objet qu'est un public, il peut prétendre parasiter tous les champs et tous les domaines.

Tout cela peut paraître caricaturalement théorique ou programmatique mais, outre qu'il ne sert à rien de masquer la réalité confuse des itinéraires intellectuels, il faut bien raconter comment et pourquoi l'empirisme devient chose irréductible, comment on se persuade que la conversation ou les situations d'interaction sont des objets à part entière, pourquoi l'étude du « malaise dans l'interaction » mérite l'attention du sociologue autant que le « malaise dans la civilisation ». Ce ne sont bien sûr que des formules, mais elles ont le mérite de signaler une position.

LA RENCONTRE AVEC SIMMEL

Simmel m'a fasciné dès ces années et je le relis toujours avec émotion. Je trouvais dans ses textes et ses « digressions » une sorte de romantisme de la

mobilité fondé sur la figure de l'étranger et sur la tension entre proximité et distance, socialisation et désocialisation. David Frisby (1981) a dit de sa sociologie qu'elle était impressionniste et c'est tout sauf un jugement péjoratif. C'est une sociologie qui nous regarde et qui donne à voir, qui décompose et configure, qui multiplie les personnages et les rapports, une sociologie des sens (de l'intensification des « stimulations nerveuses » dans la grande ville) et de la culture de l'argent, de la coquetterie et du tact. Il y avait, chez Simmel, une manière non convenue de décrire les moments et les situations sociales qui m'a semblé « fraîche » par comparaison avec la sociologie académique. Le jeu des sociabilités se donnait à comprendre autrement qu'avec les catégories psychologisantes des affinités, la conversation était un objet à part entière pour le sociologue. Développée par Robert Park (qui a suivi l'enseignement de Simmel et qui n'a abandonné le journalisme que par ce détour), et surtout par Goffman, la pensée de Simmel m'a aidé à construire une orientation de recherche. Enfin, je pouvais me mettre au travail avec un outillage qui avait fait ses preuves et qui demeurait fécond. Aux frontières de la psychologie – que ne l'ai-je entendu ! – mais avec un vocabulaire rigoureusement sociologique, quoi qu'en aient dit les durkheimiens. Sans compter que les héros de ce courant – Simmel, Thomas, Park, Hughes, Becker, Goffman – avaient quelque chose de sympathique dans l'atmosphère post-soixante-huitarde : tous avaient occupé des positions marginales dans l'Université ! La marginalité devenait une chance et une force productive. C'est Park qui du reste introduit le terme de marginal dans la discipline avec son article de 1928 sur « L'homme marginal », réplique des « Digressions sur l'étranger » de Simmel. Tous ces chercheurs avaient creusé leur sillon et fondé des problématiques de recherche en prise avec les problèmes de leur temps. Les premiers, ils avaient tiré toutes les conséquences des apories de la notion d'intérêt et avaient permis à la sociologie de s'émanciper des métaphores confortables de l'économisme. Dans un des commentaires que je faisais à l'époque de cette première découverte (Joseph, 1978), je reprenais la formule de Wim Wenders parlant de son cinéma : il s'agissait d'érotiser le regard. Jack Katz dans son beau livre sur l'émotion (2001) dit les choses de manière plus précise : travailler à la limite de la psychologie avec les outils de l'analyse sociologique, comprendre ce que sont l'embarras, la colère, la honte, l'humour, l'offense, les pièges du tact et les débordements de la sphère des civilités. Parallèlement au travail des ethnométhodologues, il s'agissait de rendre compte de ce qu'est concrètement une action conjointe (le fait très simple, par exemple, de marcher ensemble ou de faire acte de présence), de ne pas prendre pour acquis les collectifs comme synthèses, de les voir émerger de la co-présence ou de la contiguïté dans leur langage corporel, comme corps communs.

Toutes ces raisons nous ont conduit, Yves Grafmeyer et moi-même, à proposer de joindre deux textes de Simmel à la traduction d'un choix de textes fondateurs de l'écologie urbaine. La plupart de ces textes étaient extraits d'un volume paru aux presses de l'Université de Chicago sous le titre *The City* (1924), coédité par Park et Burgess. Grafmeyer connaissait bien les travaux d'écologie urbaine plus récents et ses liens avec les géographes, notamment Marcel Roncayolo, l'avaient familiarisé avec ce courant de recherches attentif aux territoires et aux phénomènes de mobilité résidentielle. Sur la ville et les phénomènes urbains, sa lecture des textes que nous traduisions était sans doute plus proche de celle que pouvaient en faire les historiens des mobilités résidentielles ou des travaux de Halbwachs. C'est lui qui a tenu à joindre l'article de ce dernier dans le recueil pour bien souligner les passerelles entre l'écologie urbaine et la morphologie sociale. Pour ma part, j'étais plus intéressé à la thématique des sociabilités, aux apories de la notion de proximité, aux formes de voisinage dans un espace résidentiel ou aux formes de co-présence dans un espace public. Je crois finalement que nos intérêts de connaissance étaient complémentaires. Nous avons d'ailleurs donné plusieurs formules de cette complémentarité dans les intitulés des séminaires que nous animions ou dans les programmes de recherche : « La ville enjeu et la ville milieu », au tout début des années quatre-vingt, puis, plus tard, « Analyse de populations et analyse de situations ». C'était une manière de nous démarquer de l'opposition, traditionnelle dans les cursus académiques, entre analyse quantitative et analyse qualitative. Cette opposition ne nous semblait pas parlante : le quantitatif peut ne rien donner à voir s'il n'est pas traité intelligemment et le qualitatif peut produire n'importe quoi. Pour finir sur cette période, en 1982, sur une proposition de Jérôme Lindon et de Jacques Gutwirth, j'ai traduit et présenté le livre de Ulf Hannerz, *Explorer la ville* (1983). Outre que cet ouvrage présentait tout le parcours des recherches dans le champ de l'urbain, de l'ethnographie coopérative des années vingt à Chicago jusqu'à l'œuvre de Goffman, il ajoutait au recueil de textes que nous avons traduit une dimension anthropologique. À partir de là, les étudiants pouvaient trouver une assise solide pour leurs travaux empiriques.

Plusieurs livres sont parus depuis qui ont permis aux étudiants et aux chercheurs français de se familiariser avec les travaux de ce courant au-delà de la seule sociologie urbaine. On y a trouvé un héritage précieux pour refonder une sociologie des migrations et une sociologie empirique des professions et des métiers. Plus récemment, on y a recherché une introduction au pragmatisme et à une sociologie de l'action. Faut-il le préciser, l'irruption de l'École de Chicago en France à la fin des années soixante-dix n'est pas réductible à un phénomène de mode. Je reprendrai volontiers à mon compte l'argument de Bernard Lepetit (1995 : 14) à ce sujet : « Le terme de mode, *dit-il*, n'est pas péjo-

ratif: il ne dénonce pas par avance le caractère éphémère d'une attention particulière, mais désigne le processus auto-entretenu et auto-organisé d'élaboration d'une référence commune ».

La redécouverte de Chicago relève sans doute d'un changement de paradigme pour les sciences sociales, après deux décennies de domination des théories structuralistes et du matérialisme historique, mais il correspond aussi et surtout à un besoin et à un travail: le besoin de disposer d'outils d'analyse pertinents pour comprendre les problèmes sociaux de l'immigration, de l'urbanisation et des formes contemporaines du pluralisme culturel; et un travail long et ingrat de traduction et de mise à disposition de l'histoire de la sociologie du début du siècle. En dehors de quelques textes depuis longtemps introuvables, l'œuvre de Simmel n'était pas disponible en français jusqu'en 1979. Quant à Tarde, personne ne le lisait plus depuis longtemps, à l'exception de Gilles Deleuze. On peut en dire autant de Georg Herbert Mead: Georges Gurvitch avait accueilli la traduction de *L'esprit, le soi et la société* en 1963 dans une collection qu'il dirigeait aux Presses universitaires de France, mais cet ouvrage n'a toujours pas été réédité. Autrement dit, il y a encore beaucoup de travail à faire pour sortir l'héritage de la sociologie des exclusives de l'école durkheimienne.

Cette redécouverte de Chicago a sans doute été liée à une transformation de la société française à la fin des années soixante-dix. Dans l'expérience de Chicago, urbanisation et immigration sont immédiatement mêlées. La ville-monde est en même temps la porte d'une immigration massive. C'est peut-être l'explication la plus convaincante de la découverte tardive de l'École de Chicago en France. Bien plus que les blocages académiques et que le barrage de la sociologie urbaine d'inspiration marxiste, d'Henri Lefebvre (1968) et de Manuel Castells (1972). On notera à cet égard l'absence assourdissante de la moindre mention de la figure de l'étranger dans l'œuvre de Lefebvre, ou de son successeur Henri Raymond. On pourrait expliquer cette absence avec des arguments historicistes et dire que le « problème » de l'immigration n'avait pas alors l'acuité qu'il a acquise depuis lors. Ce type d'argument est insatisfaisant pourtant et, finalement, plutôt irrespectueux: un chercheur ne construit pas ses objets en les prélevant dans l'actualité des « problèmes de société ». Il me semble que l'explication est ailleurs. Lefebvre, à plusieurs reprises dans son œuvre, nous dit sa fascination pour ce qu'il appelle « les communautés d'exaltation réciproque »: groupes de militants, fidélités de frères unis par leurs croyances communes, sociétés d'égaux... Ces microsociétés aux liens forts sont loin des salons, des cafés, et de leurs rituels de conversation. Ce sont des sociétés structurellement polémiques, en guerre contre l'aliénation générale, fourbissant leurs armes critiques pour une pensée de la dénonciation (des inégalités, de l'exploitation, de la domination) ou de la révolution. Reste

qu'elles sont très peu publiques au sens des Lumières et qu'il leur arrive souvent de se défier des publics et des arènes publiques. Or, de Simmel à Goffman, la pensée qui a accueilli la question de l'étranger s'est bâtie sur une autre expérience : celle de la rencontre et de la mobilité, du malentendu et de la réserve, de l'instabilité et des « modalisations » sans fin des échanges constitutifs des publics et des opinions publiques. Comment penser en effet une « communauté d'exaltation réciproque » avec celui qu'on ne connaît pas et qu'on n'aura pas à connaître ? Comment ne pas voir que ce qui est commun, ce qui prévaut au contraire, c'est le trouble de la réciprocité, le froid de la relation ? Relation qui peut difficilement faire appel à l'implicite et à la familiarité. Ce qui intéresse la tradition sociologique qui trouve sa source à Chicago, ce n'est pas la sociabilité d'un « nous » déjà constitué. C'est plutôt celle qui *émerge* d'une rencontre publique – c'est la définition rigoureuse de la sociabilité pour des historiens comme Maurice Agulhon (1977) ou Daniel Roche (1989) –, le *plus de société*, pour parler comme Simmel, que l'on peut attendre d'un rassemblement heureux, pertinent. C'est, à mes yeux, l'intérêt majeur de la figure de l'étranger : l'intérêt de connaissance pour la capacité d'une société à faire que le lien social prenne consistance, qu'il soit « transporté » (c'est cela, l'euphorie) non pas hors de l'aliénation généralisée du genre humain, mais dans l'ordinaire de son expérience mondaine, au cœur de la sphère publique.

J'ajouterai deux remarques. D'abord pour signaler qu'on n'a pas pris la mesure du transfert de connaissances qui s'est opéré, dans la sociologie de Chicago, de l'expérience migratoire à l'expérience ordinaire de tout un chacun. Souvenons-nous que le fameux concept de « définition de situation » est utilisé par William Isaac Thomas (1919) pour décrire l'expérience d'ajustement du migrant dans son nouveau monde, bien avant de fonctionner comme un principe d'analyse de la socialisation en général. Autrement dit, la force de l'héritage de Chicago pour nous aujourd'hui, c'est de renverser complètement les problématiques de l'intégration, c'est-à-dire de se poser non pas la question de savoir comment le migrant devient « comme tout le monde », mais de le considérer comme un analyseur du lien social ordinaire, comme le premier personnage conceptuel de l'univers de tout un chacun.

D'autre part, le propre des sociétés d'immigration et du type de tolérance qu'elles construisent c'est, comme l'a montré Michael Walzer (1998) d'accepter et de promouvoir ce qu'il a appelé des identités à trait d'union : Italo-américains, Afro-américains, Latino-américains. C'est la tolérance pour ces situations de double appartenance que les pensées étroitement républicaines de l'intégration n'acceptent pas et qui les conduit souvent à se méfier des villes et de la civilisation urbaine avec les mêmes accents que les eugénistes et les urbanophobes du début du siècle. Ce qui est intolérable pour ces apôtres de l'inté-

gration, c'est le fait de comprendre que nous ne pouvons partager que des «bribes de culture», comme le dit John Gumperz (1991), et que la mosaïque des cultures traverse chacun de nous dans son alimentation, dans ses goûts artistiques, mais aussi dans son langage corporel et jusque dans son intimité.

D'UNE ÉCOLOGIE À L'AUTRE

Cette perspective s'est réclamée d'une écologie urbaine. Pourquoi ce terme d'écologie ? S'agit-il d'une simple métaphore ? Il faut rappeler que l'approche écologique est d'abord une réponse et une alternative à la littérature eugéniste et urbanophobe qui a occupé le terrain au tournant du siècle soit pour traiter des problèmes sociaux posés par l'immigration massive, soit comme une conséquence hâtivement tirée du darwinisme. La compréhension des phénomènes de délinquance comme phénomènes territorialisés, par exemple, se présente comme une issue matérialiste et réformiste au scientisme dénonciateur de l'eugénisme. Il est important pour nous de rappeler cette formulation du projet scientifique dans le débat public de l'époque dominé par les théories raciales. Autrement dit, c'est une formulation polémique au bon sens du terme, au sens où Gaston Bachelard parlait des polémiques de la raison : une approche écologique des phénomènes de déviance et de délinquance – d'insécurité, dirions-nous aujourd'hui – exige que l'on prenne en compte les contextes dans lesquels on observe des troubles de la cohabitation ou des formes de désocialisation.

Il faut donc comprendre la référence à l'écologie comme une invitation matérialiste ou vitaliste à étudier les villes selon des logiques de recomposition et de transformation constantes. La présentation en 1924 du premier cours d'écologie urbaine par Robert Park et Roderick MacKenzie précise que ce n'est pas le rapport d'une population à son territoire qui les intéresse, mais *le rapport de deux populations entre elles sur le même territoire*. Du coup, la sociologie urbaine est conduite à voir la ville non seulement comme mosaïque de territoires, mais comme agencement de populations d'origines différentes dans un même milieu et dans un même système d'activités. Surtout, le concept de *compétition pour l'espace* prend tout son sens pour nous faire comprendre aussi bien l'économie de la mobilité résidentielle que les problèmes sociaux de cohabitation ou de co-présence dans un espace public. Le fait de penser l'espace urbain comme espace de disputes et de contestation sera au cœur des travaux de la micro-écologie de Goffman où les situations de rencontre sont le terrain d'analyse des jugements d'urbanité et des formes de l'accord sur l'urbanité d'un lieu.

Ce point n'est pas sans conséquences sur la manière de comprendre l'espace dont parlent les sociologues de la ville. Une approche écologique quelle

qu'elle soit, qu'il s'agisse de l'écologie urbaine des années vingt, des travaux de Aaron Cicourel sur l'écologie des activités dans un contexte de travail, ou de l'écologie de la perception de J. J. Gibson (1986), définit l'espace de manière particulière. Pour simplifier, on dira que l'espace n'est ni une enveloppe, ni un vide dans lequel prend place un drame ou une intrigue. C'est un milieu *plein* dans lequel l'activité d'adaptation et de coopération des individus ou des collectifs trouve ses ressources ; c'est un univers de plis et de niches qui gardent une opacité relative et qui sont instrumentés comme tels. Du concept traditionnel de « culture objective », tel qu'il était utilisé au début du siècle, au concept d'« *affordance* », tel qu'il fonctionne dans l'écologie de la perception de Gibson, c'est la même idée sous-jacente : l'idée que toute activité trouve dans son environnement des *prises*. D'où l'importance d'un traitement qualitatif et sensible des espaces urbains, garant d'un sens et d'une pertinence pour les usages qu'en font les citoyens.

Enfin, l'écologie urbaine a été dès l'origine une écologie de la mobilité. Elle ne décrit pas seulement des territoires auxquels une population est attachée, mais aussi des formes de « déterritorialisation » (et la première d'entre elles qu'est la mobilité dans un espace public). Elle conjugue constamment attachement et détachement, *patchwork* et *network* comme le dirait David Lapoujade (1997) commentant William James. Autrement dit, habiter une ville, ce n'est pas seulement y résider, mais aussi la découvrir sans cesse, ne la connaître (comme toute chose, dirait James) que sur le mode déambulatoire, passer d'une résidence à une autre, d'un territoire à un autre. Robert Park rappelait souvent que telle avait été sa formation, qu'il avait passé beaucoup de temps à arpenter les grandes métropoles avant de prendre son poste à l'université de Chicago. Le citadin est donc un homme de locomotion et le mouvement est au cœur de son activité non seulement de producteur et de consommateur, mais de son activité cognitive en général. Voyez ce thème de la locomotion chez Gibson (nous ne sommes pas attachés à un « point » de vue, notre vision est tout le temps vision en déplacement).

Cela a deux conséquences pour la sociologie urbaine : la première, largement admise, est que la mobilité mesure les relations sociales et le degré de socialisation de telle ou telle population urbaine ; mais la deuxième conséquence, tout aussi importante, est que l'urbanité ne se définit que par la capacité à composer des régions morales différentes. Park proposait de définir la ségrégation comme la captivité dans un territoire, l'impossibilité d'en fréquenter d'autres. D'où une définition de l'espace public comme espace accessible et l'importance que nous avons accordée au Plan Urbain et à la RATP, aux « lieux-mouvements de la ville » (gares de chemin de fer et gares routières, stations de métro, aéroports). Penser la ville, ce n'est pas s'en tenir à l'appropriation ou au

sentiment d'appartenance d'une population à son quartier, mais étudier les dispositifs urbanistiques, les équipements et les services qui permettent au citoyen de surmonter l'étrangéité à un territoire non familier, de s'orienter dans un « univers d'étrangers » (Lofland, 1973).

On comprend la proximité de cette écologie avec l'interactionnisme, défini au sens large. À mon sens, la tradition de Chicago est la meilleure défense contre l'individualisme, qu'il soit méthodologique et savant ou vulgairement idéologique. Park et Burgess l'indiquaient clairement dès les années vingt : l'unité élémentaire des sciences sociales, c'est l'interaction. E. C. Hughes le rappellera avec force vingt ans plus tard : « la société est faite d'interactions ». Ceci a pour conséquences que le Self (qui n'est ni le moi, ni le sujet des philosophies de la conscience ou des phénoménologies) est une émergence dans le processus d'interaction. On pourrait tout aussi bien dire : *l'individu est une catégorie du public*. C'est dans ces termes que l'interactionnisme est tout entier dans le pragmatisme : en nous enjoignant à penser l'acteur dans son contexte d'action et à concevoir l'acteur comme un observateur.

C'est ce couple conceptuel qu'il faut comprendre pour se débarrasser de l'individualisme : la notion d'interaction comme « action réciproque » (selon Simmel) et l'unité sociale élémentaire de l'action et de l'observation (chez Mead, la conversation comme action de coopération observable). Entre Georg Simmel, dont ils se sont inspirés, et Louis Wirth qui a écrit, en 1938, un des articles les plus célèbres de la discipline, « Urbanism as a Way of Life », les sociologues de Chicago nous ont appris à ne pas désespérer du lien social dans les sociétés complexes, à ne pas interpréter chaque crise comme une montée de l'individualisme ou à proclamer, à partir d'une lecture économiste du social que l'individu était la seule réalité pertinente. Ils nous ont appris à considérer la distance dans les relations comme une des positivités du social. Les sociétés urbaines se caractérisent pour Simmel par l'accélération des échanges et en même temps par la mise à distance des personnes qui échangent. Wirth, de son côté, insistait sur la superficialité des échanges sociaux consécutive à l'hétérogénéité des populations et à la densité des relations. Autrement dit, les modes de vie urbains sont marqués par la tension entre distance et proximité, socialisation et désocialisation, attachement et détachement. De ce point de vue les sociologues de Chicago nous ont invités à observer d'autres formes de sociétés que les sociétés d'interconnaissance, à étudier l'univers des rencontres comme un ordre à part entière et à y reconnaître autant de régularités et de rituels que dans toute société traditionnelle. C'est cette attention aux formes mineures des civilités et aux « petites vénération », bien plus que leur allégeance aux discours de la « modernité » qui explique le souci ethnographique et descriptif des travaux de l'école et leur « empirisme irréductible » (Schwartz, 1993). Au-delà

d'une sociologie des acteurs, individuels ou collectifs, c'est une sociologie de l'action qui naît à Chicago avant de trouver ses lettres de noblesse dans les travaux contemporains sur l'action située.

Il me semble pourtant dangereux, ou inutilement emphatique, de chercher dans l'École de Chicago une pensée de la modernité triomphante. En revanche, l'expérience de la ville même de Chicago, telle que la décrivait M. Halbwachs dans les années trente, même si elle n'est pas à ce point singulière (songeons à Berlin à la même époque, par exemple), a conduit les observateurs – sociologues, mais aussi journalistes ou philanthropes – à former l'idée selon laquelle les grandes métropoles sont des laboratoires sociaux. Cette idée demeure au cœur de bien des programmes de recherches en sciences sociales. Penser « la ville à l'œuvre » (Bailly, 1992), c'est prendre au sérieux les phénomènes de recomposition sociale et de succession de populations sur un même territoire plutôt que de se satisfaire du vocabulaire de l'exclusion, de la pauvreté ou des ghettos. À l'opposé de l'urbanisme moderniste, c'est prendre acte du fait que les aménageurs d'aujourd'hui font *de la ville sur de la ville*, que leur métier est un métier de compromis et de compromissions. Contre le zoning et les politiques d'aménagement volontaristes, ils entendent prendre soin des aires de transition et des équipements qui assurent la continuité du tissu urbain à l'échelle d'une agglomération. Autrement dit, les recherches fondées sur des hypothèses « dualistes » me semblent loin de l'héritage de Chicago parce qu'elles ne portent pas suffisamment attention aux phénomènes *d'hybridation des formes et des cultures urbaines*, aux filières licites ou illicites qui relient l'économie des beaux quartiers et celle des quartiers de relégation. Enfin, s'il y a une expérience urbaine « moderne », c'est celle de la visibilité de la pauvreté et de l'exclusion : les sans domicile fixe ne sont plus relégués en dehors de la ville ou éloignés de nos regards, ils s'exposent aux regards des passants. Cette visibilité est paradoxalement une conquête de la démocratie, un aiguillon moral, la fabrique quotidienne de la compassion ou de la sympathie, mais aussi de la solidarité comme ressort civil et pas seulement comme injonction de l'État et des « appareils idéologiques ».

GOFFMAN ET « L'ANIMAL BORNÉ » DES VILLES

La sociologie de Goffman, comme tous les fameux « grands récits » que nous avons perdus, nous aide à comprendre ce qui nous arrive : confrontées à la pluralité des mondes sociaux, nos compétences sociales se mesurent à la capacité que nous avons de parvenir à un accord. C'est ce domaine de l'organisation sociale des rencontres que la microsociologie construit comme un domaine de plein droit et dont j'ai essayé d'explorer l'architecture conceptuelle et les déve-

loppements empiriques. En prenant pour objet l'ordre de l'interaction, Goffman propose à la sociologie de confirmer son héritage en se démarquant des psychologies sociales, de prendre au sérieux les interrogations contemporaines sur la notion d'espace public en permettant de décrire et d'analyser de manière originale et rigoureuse les conditions et les conséquences de l'accessibilité mutuelle constitutive des relations en public.

Goffman propose une sociologie des civilités et de la société de services et ce sont là deux thèmes majeurs pour être à la hauteur des exigences contemporaines de la réflexion démocratique. Les civilités renvoient à une présomption d'égalité. Il est important de souligner combien cette thématique s'écarte des débats sur la notion de démocratie formelle à partir de l'héritage marxiste. La présomption d'égalité est un présupposé de l'espace public et de l'univers des rencontres sociables. La question n'est pas de savoir si l'égalité est acquise : un présupposé est un dispositif de régulation et un principe de l'ordre des interactions. Exemple : une queue devant un guichet. La règle qui dit : « premier arrivé, premier servi » est un présupposé de cet ordre qui est efficace de plein droit et qui n'accepte de correction que si on exhibe une raison publique et publiable (être handicapé, être une personne âgée, être accompagné d'un enfant). Ce qui est important, c'est que le fait même de la queue manifeste, rend visible que le présupposé est partagé comme principe régulateur pour les participants. On pourrait prendre d'autres exemples dans l'espace de circulation : le croisement à un feu rouge ou le stationnement. Ce que je veux dire, c'est que la mondialisation n'est pas seulement un processus économique : elle produit une « société civile mondiale » où la présomption d'égalité civile est tirée vers le haut. Par exemple, on peut imaginer que nous serons tous marqués un jour ou l'autre par quelques éléments de la culture des espaces publics japonais et que nous apprendrons à faire la queue pour traverser une rue : simple conséquence de la gestion des flux dans un milieu dense ? Sans doute. En réalité, il s'agit de bien autre chose si l'on comprend que ces conduites demandent un apprentissage et une confirmation qui l'instituent, par exemple en confiant le travail de régulation à des agents de circulation. À l'inverse il est clair que la règle d'indifférence civile énoncée par Goffman fait partie des grammaires de la mobilité en milieu urbain et que l'hospitalité urbaine doit s'accommoder du fait que, dans un milieu dense et dans un univers d'étrangers, la disponibilité de chacun à l'échange est nécessairement restreinte.

L'univers des rencontres et la société de services constituent les deux facettes du monde goffmanien. C'est le mérite de la deuxième génération de l'École de Chicago d'avoir exploré, sous l'impulsion de E. C. Hughes (1996), l'univers des métiers et des professions à partir du double héritage des générations précédentes. D'une part, l'observation du milieu urbain donnait à voir

l'incroyable prolifération des métiers et des niches professionnelles, générée par la ville comme espace de circulation toujours plus étendu et complexe et comme espace de communication de plus en plus sophistiqué. Chacun de ces métiers, précaires ou innovants, vient enrichir une société de services avec ses « dilemmes de statut » et son « sale boulot » en offrant des prestations nouvelles aux habitants des villes – portiers et gardiens, petits vendeurs à la sauvette, métiers de la rue. D'autre part, en socialisant les services aux particuliers, en les faisant sortir de la sphère domestique où ils étaient enfermés dans la société bourgeoise traditionnelle, ces services consacrent une *sphère d'usages* en plein essor aujourd'hui et qui est devenue le cœur de ce que nous appelons aujourd'hui « confort » ou « qualité urbaine ». Le mérite de Goffman a été de se donner cet univers de services comme laboratoire des rituels de la vie contemporaine, d'en étudier la dimension normative et d'en analyser les attendus en termes de compétences sociales. La relation de service est, de ce point de vue, le cheval de Troie de la microsociologie dans le domaine réservé de la sociologie des organisations : ce n'est pas seulement le terme du processus de production, la surface de l'organisation, c'est la pointe de la pyramide inversée dans le schéma de la « *street-level-bureaucracy* » de Michael Lipsky (1980). Du coup c'est l'ensemble du processus de production qui est réexaminé comme coproduction et comme communication, comme coopération et « inter-objectivation » des prestations. Tout cela n'est pas forcément explicite dans Goffman, mais, comme d'habitude, il nous montre le chemin sur le terrain, il utilise des outils d'analyse sous nos yeux et nous invite à en faire autant. C'est sans doute plus prudent et plus efficace de casser des forteresses de cette manière que de s'engager dans des débats épistémologiques sans fin sur les modèles et les présupposés théoriques. Les travaux sur la relation de service ont été « contagieux » au bon sens du terme, avant même que la position théorique implicite ne soit explicitement commentée par les économistes des services (Gadrey, 1994).

Pour ma part, je n'étais pas mécontent de mener de front les deux programmes d'enquête sur les espaces publics urbains et sur la relation de service. Il me semblait que cela avait du sens de prendre acte d'une part du renouveau des réflexions sur la rue, ses valeurs d'hospitalité et d'accessibilité, l'espace de rencontres et sa scénographie et, d'autre part d'accompagner le travail de modernisation des services publics par une réflexion minutieuse sur la prestation et le travail des agents au contact du public. *Prendre Place* (1995) (colloque de Cerisy) après *L'espace du public : les compétences du citoyen* (1991). *Les métiers du public* (1995) (colloque « À quoi servent les usagers ? », 1991) marquent les conclusions de ce double travail. Dans les deux cas, nous réintroduisons l'approche dramaturgique des faits sociaux, sans nous contenter de la signaler en passant comme une métaphore commode ; nous focalisons l'effort

de recherche empirique sur les usages et la production situés des usages ; nous pointons concrètement les blocages de l'action publique sur le terrain, dans le travail des agents d'exécution et dans l'écologie de ce travail.

Pendant ces années, de 1988 à 1993, j'avais le sentiment, sur lequel il faudrait sans doute revenir dix ans après, de déplier des présupposés politiques, de ne pas me contenter de faire le rabat-joie devant tous ceux qui intronisaient rapidement le citoyen comme citoyen. Ce qui me préoccupait c'était de montrer à quelles conditions spatiales, organisationnelles, communicationnelles, la question du civisme ordinaire pouvait être réactivée, dans la sphère modeste des interactions civiles d'abord, dans les formes de distribution de l'attention et de coordination des activités ensuite. Rien ne m'agaçait plus que le style déclaratif de la sociologie politique sur la notion de public et rien ne me semblait plus triste que l'ankylose généralisée des pensées de la dénonciation et leur critique de l'opinion publique. Entre ces deux fuites en avant, il y avait la production concrète d'espaces publics de circulation et de communication, la constitution « d'arènes publiques » (Cefaï & Trom, 2001), notamment autour de la modernisation des administrations et des services publics. Le programme sur la Gare du Nord a été un point d'orgue de ce double travail : il s'agissait de répondre modestement à la question des gestionnaires de la gare concernant les normes communes d'accès et de régulation d'un espace en voie de rénovation, destiné à être accessible à des voyageurs internationaux et des banlieusards. Nous nous sommes saisis de cette question et André Bruston, responsable du Plan Urbain, nous a fait confiance. Il faut rappeler que c'était lui qui avait également aidé Monjardet à mettre en place le premier travail d'enquête sérieuse sur la police, avec cinquante ans de retard sur les sociologues américains. C'est aussi ça, la fameuse « exception française » !

Pendant ces années de collaboration avec le Plan Urbain, sur les programmes « Espaces publics » et « Services Publics », si je crois ne pas m'être transformé en « sociologue d'État », c'est grâce à Goffman. En même temps qu'il me permettait de ne pas sombrer dans les rengaines épistémologiques de l'ethnométhodologie, il invitait à faire des publics – de leur force, de leur agencement, du travail de signification et de conversion des self qu'ils opèrent – des phénomènes *observables*. C'est la leçon de Mead dès les premières pages de *L'esprit, le soi et la société* (1963) : toute conversation – entre des chiens, des boxeurs ou des gens civilisés – est un phénomène de coopération observable par les acteurs eux-mêmes. Cette qualité d'observabilité est précieuse non seulement pour le chercheur parce qu'elle lui permet de comprendre que les faits sociaux sont des accomplissements, que les liens sont des phénomènes émergents, mais aussi parce qu'elle permet d'instaurer un dialogue entre cette conception empirique des publics (celle qui fonctionne, par exemple, dans

Behavior in Public Places (Goffman, 1963), toujours indisponible en français) et d'autres pensées de l'espace public, que nous avons associées aux débats lors du colloque de Cerisy de 1993. Celle qui voit dans la publicité la consigne des Lumières, la condition et la rançon de la liberté de l'usage de la raison (« Fais un usage libre et public de la raison », selon la maxime kantienne) ; celle qui fait de l'espace public le rempart contre les sombres temps du totalitarisme, la misère morale de la fraternité et de l'égalitarisme (l'espace public de H. Arendt et d'E. Tassin) (1999) ; celle enfin qui oppose la foule et la conversation, chez Tarde et Park, pour distinguer des régimes d'attention et de conviction.

Je veux donc bien avouer que j'ai « sollicité » Goffman et son travail pour l'inscrire dans ce débat, persuadé que son naturalisme et ses références à l'éthologie n'avaient de sens que dans la mesure où ils indiquaient un intérêt de connaissance *politique* pour la stabilisation, mais aussi le foisonnement et l'inventivité des cadres de l'intelligence collective et de l'action. Goffman n'a jamais fait de déclaration sur les présupposés politiques de l'espace public et du civisme ordinaire, mais il a contribué à nous faire comprendre le sens politique de l'embarras, de l'offense et de la réparation. Et cette contribution mérite de ne pas être abandonnée aux sociologues. Elle peut nous permettre de commenter, ponctuellement, les soubresauts récents des relations diplomatiques entre la France et les États-Unis – par exemple, les performances « remarquées » de Dominique de Villepin à l'ONU ou les coups de fil réparateurs (et... « pragmatiques », dit-on à l'Élysée, selon le langage au goût du jour) de Chirac à Bush. Et elle n'est pas inutile pour actualiser aujourd'hui le problème philosophique de la fixation des croyances, central dans le pragmatisme de Peirce ou celui de l'expérience de la conversion et des « *born again* » qui intriguait William James. Mais ceci est une autre histoire.

BIBLIOGRAPHIE

- Agulhon M. (1977). *Le Cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848. Étude d'une mutation de la sociabilité*. Paris : Colin.
- Bailly (1992). *La ville à l'œuvre*. Paris : Jacques Bertoin.
- Castells M. (1972). *La question urbaine*. Paris : Maspero.
- Donzelot J. (1977). *La police des familles*. Paris : Minit.
- Frisby D. (1981). *Sociological Impressionism*. Londres : Routledge.
- Gadrey J. & de Bandt (eds) (1994). *Relations de service, marchés de services*. Paris : CNRS Éditions.

- Gibson J. J. (1986). *The Ecological Approach to Visual Perception*. Hillsdale (NJ) : Lawrence Erlbaum Associates.
- Goffman E. (1963). *Behavior in Public Places : Notes On the Social Organization of Gatherings*. New York : The Free Press.
- Goffman E. (1968). *Asiles*. Paris : Minuit.
- Goffman E. (1974). *Frame Analysis : An Essay on the Organization of Experience*. New York : Harper [trad. fr. *Les cadres de l'expérience*. Paris, Minuit, 1991].
- Goffman E. (1988). « L'ordre de l'interaction », in *Les moments et leurs hommes*, textes recueillis et présentés par Y. Winkin. Paris : Seuil-Minuit.
- Grafmeyer Y. & Joseph I. (1979). *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris : Aubier.
- Gumperz J. (1991). *Engager la conversation*. Paris : Minuit.
- Hannerz U. (1983). *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*. Paris : Minuit.
- Hughes E. C. (1996). *Le regard sociologique*, textes recueillis et présentés par J.-M. Chapoulie. Paris : Éditions de l'EHESS.
- Joseph I. (1978). « Résistances et sociabilités ». *Cahiers de recherche* du Groupe de recherches sur le procès de socialisation. Lyon : Université Lyon 2.
- Joseph I. (1981). « Éléments pour l'analyse de la vie publique ». *Espaces et sociétés*, 36, p. 57-76.
- Joseph I. (1984). *Le Passant Considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*. Paris : Méridiens-Klincksieck.
- Joseph I. (1991). *L'espace du public. Les compétences du citoyen*. Paris : Éditions Recherches- Plan Urbain.
- Joseph I. (ed.) (1995). *Prendre place : espaces publics et culture dramatique*. Paris : Éditions Recherches-Plan Urbain
- Joseph I. (1998). *Goffman et la microsociologie*. Paris : PUF.
- Joseph I. (1998). *La ville sans qualités*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- Joseph I., Battagay A. & Fritsch P. (1977). *Disciplines à Domicile. Recherches*, 28.
- Joseph I., Castel R. et al. (1989). *Le parler frais d'Erving Goffman*. Paris : Minuit.
- Joseph I. & Jeannot G. (1995) (eds). *Les métiers du public*. Paris : CNRS Éditions.
- Katz J. (2001). *How Emotions Work ?* Chicago : University of Chicago Press.
- Lapoujade D. (1997). *William James. Empirisme et pragmatisme*. Paris : PUF.
- Lefebvre H. (1968). *Le droit à la ville*. Paris : Anthropos.
- Lepetit B. (1995). *Les formes de l'expérience*. Paris : Albin Michel.
- Lipsky M. (1980). *Street Level Bureaucracy. Dilemmas of the Individual in Public Services*. New York : Russel Sage Foundation.
- Lofland L. (1973). *A World of Strangers : Order and Action in Urban Public Space*. New York : Basic Books.

- McKenzie R. D. (1924). «The Ecological Approach to the Study of Human Community», in R. E. Park, E. W. Burgess & R. D. McKenzie (eds), *The City*. Chicago: University of Chicago Press, p. 63-79.
- Mead G.-H. (1963). *L'esprit, le soi et la société*. Paris: PUF.
- Murard L. & Zylberman P. (1976). *Le petit travailleur infatigable. Recherches*, 25.
- Park R. E. (1928). «Human Migration and the Marginal Man». *American Journal of Sociology*, 33, p. 881-893, repris in *Race and Culture*, p. 345-356.
- Rémy J. & Voyé L. (1974). *La ville et l'urbanisation*. Paris: Éditions Duculot.
- Roche D. (1989). *La culture des apparences*. Paris: Seuil – Poche.
- Schwartz O. (1993). «L'empirisme irréductible», in N. Anderson, *Le Hobo*. Paris: Nathan.
- Sennett R. (1977). *The Fall of the Public Man*. New York: Alfred Knopf [trad. fr. *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1978].
- Simmel G. (1979). «Digressions sur l'étranger», in I. Joseph, & Y. Grafmeyer (eds), *L'École de Chicago*. Paris: Aubier, p. 53-59.
- Simmel G. (1981). «Sociologie de la sociabilité». *Urbi*, 3.
- Simmel G. (1999). *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*. Paris: PUF.
- Tarde G. (1901). *L'opinion et la foule*. Paris: Alcan.
- Tassin E. (1999). *Le trésor perdu. Hannah Arendt, l'intelligence de l'action politique*. Paris: Payot.
- Thomas W. I. & Znaniecki F. (1919). *The Polish Peasant in Europe and America*. Chicago: University of Chicago Press [trad. fr. partielle, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*. Paris, Nathan, 1998].
- Walzer M. (1998). *Traité sur la tolérance*. Paris: Essais-Gallimard.
- Wirth L. (1938). «Urbanism as a Way of Life». *American Journal of Sociology*, 44, p. 3-24 [trad. fr. «Le phénomène urbain comme mode de vie», in I. Joseph & Y. Grafmeyer (eds), *L'École de Chicago*. Paris: Aubier, p. 251-277].